

VI



ès que le roi fut auprès d'elle, et qu'il lui eut témoigné son inquiétude pour sa santé, elle lui dit :

— Je vous avoue que je me trouvais assez mal; mais il est difficile de ne pas guérir avec Fortuné : il est réjouissant, ses visions sont plaisantes. Vous saurez, continua-t-elle, qu'il m'a priée d'obtenir une nouvelle grâce de votre majesté. Il la demande avec la dernière confiance de réussir dans l'entreprise du monde la plus téméraire.

— Quoi? ma sœur, s'écria le roi; veut-il aller combattre quelque nouveau dragon?

— Ce sont d'autres ennemis qu'il veut vaincre, répondit-elle. Vous le dirai-je? il se vante d'obliger l'empereur à nous rendre tous nos trésors, et que pour cela, dit-il, il ne lui faut point d'armée.

— Quel dommage, répliqua le roi, que ce pauvre garçon soit tombé dans une folie si extraordinaire!

— Son combat contre le monstre, ajouta la reine, ne lui laisse plus concevoir que de grands desseins; et que hasardez-vous en lui donnant la permission de s'exposer encore pour votre service?

— Je hasarde sa vie qui m'est chère, répliqua le roi; j'aurais une peine extrême de causer sa mort par un ordre imprudent.

— De quelque manière que la chose tourne, il est donc infaillible qu'il mourra, dit-elle, car je vous assure qu'il a une si forte envie d'aller recouvrer vos trésors, qu'il ne fera plus que languir, si vous lui en refusez la permission.

Le roi tomba dans une profonde tristesse.

— Je ne puis imaginer, dit-il, ce qui peut lui remplir la tête de toutes ces chimères, je souffre de le voir en cet état.

— Enfin, répliqua la reine, il a combattu le dragon, il l'a vaincu; peut-être réussirait-il de même. J'ai quelquefois des pressentiments justes, et le cœur me dit que son entreprise sera heureuse : de grâce, mon frère, ne vous opposez point à son zèle.

— Il faut l'appeler, ajouta le roi, et lui représenter tout au moins ce qu'il hasarde.

— Voilà justement le moyen de le désespérer, répliqua la reine; il croira que vous ne voulez pas qu'il parte, et je vous assure que quant à le retenir par aucune considération qui le concerne, on n'y parviendra pas; car je lui ai déjà dit tout ce qui se peut imaginer dans une telle occasion.

— Hé bien, s'écria le roi, qu'il parte! j'y consens.

La reine appela Fortuné :

— Chevalier, lui dit-elle, remerciez le roi : il vous accorde la permission, que vous désirez tant, d'aller trouver l'empereur Matapa, et de lui faire rendre de gré ou de force nos trésors qu'il a enlevés; préparez-vous-y avec la même diligence que vous mîtes pour aller combattre le dragon.

Fortuné surpris reconnu à ce trait la méchanceté jalouse de la reine contre lui; cependant il sentit du plaisir à pouvoir donner sa vie pour un roi qui lui était si cher; et, sans se défendre de cette extraordinaire mission, il mit un genou en terre, et baisa la main du roi, qui était de son côté très attendri.

Fortuné accompagna le roi jusqu'au bout de la forêt; puis y rentrant pour entretenir son cheval, il lui dit :

— Mon fidèle Camarade, c'en est fait; il faut que je périsse : la reine vient de m'en ménager une occasion à laquelle je ne me serais jamais attendu de sa part.

— Mon cher maître, répliqua le cheval, cessez de vous alarmer. Bien que je n'aie pas été présent à ce qui s'est passé, je le savais il y a longtemps; l'ambassade n'est pas si terrible que vous vous l'imaginez.

— Tu ne sais donc pas, continua le chevalier, que cet empereur est le plus colère de tous les hommes, et que, si je lui propose de rendre tout ce qu'il a pris au roi, pour toute réponse il me fera attacher une corde au cou et jeter dans la rivière.

— Je suis informé de ses violences, dit Camarade; mais que cela ne vous empêche pas de prendre vos gens avec vous, et de partir : si vous y périssez, nous périrons tous; j'espère cependant un meilleur succès.

Le chevalier un peu consolé revint chez lui, donna les ordres nécessaires, et alla ensuite prendre ceux du roi et ses lettres de créance.

— Vous direz de ma part à l'empereur, lui dit-il, que je redemande mes sujets qu'il retient en esclavage, mes soldats prisonniers, mes chevaux dont il se sert, mes meubles, ainsi que mes trésors.

— Que lui offrirai-je pour toutes ces choses? dit Fortuné.

— Rien, répliqua le roi, que mon amitié.

Le jeune ambassadeur ne fit pas un grand effort de mémoire pour retenir son instruction; il partit sans voir la reine.

Fortuné prit dans le coffre de maroquin tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage : il ne se contenta pas de s'habiller magnifiquement; il voulut que ses sept hommes qui l'accompagnaient fussent très bien mis : et comme ils avaient tous des chevaux excellents, et que Camarade semblait plutôt voler que courir, ils arrivèrent en peu de temps

à la ville capitale où demeurait l'empereur Matapa. Elle était plus grande que Paris, Constantinople et Rome ensemble, et si peuplée, que les caves, les greniers et les toits étaient habités.

Fortuné demeura bien surpris de voir une ville d'une si prodigieuse étendue. Il fit demander audience à l'empereur, et l'obtint sans peine; mais quand il lui eut déclaré le sujet de son ambassade, bien que ce fût avec une grâce qui ajoutait beaucoup à ses raisons, l'empereur ne put s'empêcher d'en sourire.

— Si vous étiez à la tête de cinq cent mille hommes, lui dit-il, l'on pourrait vous écouter; mais l'on m'a dit que vous n'en aviez que sept.

— Je n'ai pas entrepris, seigneur, lui dit Fortuné, de vous faire rendre ce que mon maître souhaite par la force, mais par mes très humbles remontrances.

— Par quelle voie que ce soit, ajouta l'empereur, vous n'en viendrez point à bout que vous n'exécutiez une pensée qui vient de me venir; c'est que vous trouviez un homme qui ait assez bon appétit pour



manger à son déjeuner tout le pain chaud qu'on aura cuit pour les habitants de cette grande ville.

Le chevalier à ces paroles demeura surpris de joie; et comme il ne répondait pas assez promptement, l'empereur éclata de rire en disant :

— Trouvez-vous donc que ma proposition soit plus extravagante que celle que vous venez de me faire?

— Non, seigneur, dit Fortuné, et j'accepte ce que vous me proposez; j'amènerai demain un homme qui mangera tout le pain tendre, et même tout le pain dur de cette ville; commandez qu'on l'apporte dans la grande place; vous aurez le plaisir de lui voir mettre à profit jusqu'aux miettes.

L'empereur répliqua qu'il y consentait. Il ne fut question le reste du jour que de la folie du nouvel ambassadeur, et Matapa jura qu'il le ferait mourir s'il ne tenait sa parole.

Fortuné étant revenu à l'hôtel des ambassadeurs où il logeait, appela Grugeon, et lui dit :

— C'est cette fois-ci qu'il faut te préparer à manger des milliers de pains; il y va de tout pour nous.

Il lui apprit là-dessus ce qu'il avait promis à l'empereur.

— Ne vous inquiétez pas, mon maître, lui dit Grugeon, je mangerai tant qu'ils en seront plus las que moi.

Fortuné ne laissait pas de craindre qu'il n'en pût venir à bout; il défendit qu'on lui donnât à souper, afin qu'il déjeunerât mieux; mais cette précaution était inutile.

L'empereur, l'impératrice et la princesse se placèrent sur un balcon pour voir mieux ce qui allait se passer.

Fortuné arriva avec son petit cortège; et lorsqu'il aperçut dans la grande place six montagnes de pains, plus hautes que les Pyrénées, il ne put s'empêcher de pâlir. Grugeon n'en fit pas de même; car l'espérance de manger tant de bon pain lui faisait grand plaisir; il pria qu'on n'en réservât pas le plus petit morceau, disant qu'il voulait même avoir le reste des souris.

L'empereur plaisantait avec toute sa cour de l'extravagance de Fortuné et de ses gens; mais Grugeon impatient demanda le signal pour commencer. On le lui donna par le bruit des trompettes et des tambours; en même temps, il se jeta sur une des montagnes de pains, qu'il mangea en moins d'un quart d'heure, et toutes les autres furent avalées de même.

Il n'a jamais été un étonnement pareil; tout le monde demandait s'il n'avait point fasciné leurs yeux, et l'on allait toucher l'endroit où les pains avaient été apportés: il fallut que ce jour-là, depuis l'empereur jusqu'au chat, tout dînât sans pain.

Fortuné, infiniment content de ce bon succès, s'approche de l'empereur, et lui demande avec beaucoup de respect s'il avait pour agréable de lui tenir sa parole. L'empereur, un peu irrité d'avoir été pris pour dupe, lui dit:

— Monsieur l'ambassadeur, c'est trop manger sans boire; il faut que vous ou quelqu'un de vos gens buviez toute l'eau des fontaines, des aqueducs et des réservoirs de cette ville, ainsi que le vin qui se trouvera dans les caves de ses habitants.

— Seigneur, dit Fortuné, vous voulez me mettre dans l'impossibilité d'obéir à vos ordres; mais au fond, je ne laisserais pas de tenter l'aventure, si je pouvais me flatter que vous rendrez au roi mon maître ce que je vous ai demandé de sa part.

— Je le ferai, dit l'empereur, si vous pouvez réussir dans votre entreprise.

Le chevalier demanda à l'empereur s'il y serait présent. Il répliqua que la chose était assez rare pour mériter sa curiosité; et montant dans un chariot magnifique, il fut à la fontaine des lions. Il y en avait sept en marbre, qui jetaient par la gueule des torrents d'eau, dont se formait une rivière sur laquelle on traversait la ville en gondole.

Trinquet s'approcha du grand bassin, et, sans reprendre haleine, il rendit cette source aussi sèche que s'il n'y avait jamais eu d'eau. Les poissons de la rivière criaient vengeance contre lui, car ils ne savaient que devenir. Il en fit de même pour toutes les autres fontaines, les aqueducs et les réservoirs; enfin, il aurait bu la mer, tant il était altéré.

Après une telle expérience, l'empereur ne pouvait guère douter qu'il ne bût le vin aussi bien que l'eau, et personne n'avait guère envie de lui donner le sien; mais Trinquet se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisait: il dit qu'il aurait mal à l'estomac, et qu'il ne prétendait pas seulement avoir le vin, mais que les liqueurs étaient aussi de son marché; de sorte que Matapa, crai-

gnant de paraître trop ménager, consentit à ce que Trinquet lui demandait.

Fortuné, prenant son temps, supplia l'empereur de se souvenir de ce qu'il lui avait promis. A ces paroles, il prit un air sévère, et lui dit qu'il y penserait.

En effet, il assembla son conseil pour lui déclarer le chagrin extrême où il était d'avoir promis de rendre à ce jeune ambassadeur tout ce qu'il avait gagné sur son maître; il ajouta qu'il y avait mis des conditions dont il avait cru l'exécution impossible, mais qu'il ne savait maintenant comment éviter une chose si préjudiciable. La princesse, sa fille, l'ayant entendu parler ainsi, lui dit :

— Seigneur, vous savez que jusqu'à présent j'ai vaincu tous ceux qui ont osé me disputer le prix de la course; il faut dire à l'ambassadeur que, s'il peut arriver avant moi au but, vous promettez de ne plus éluder la parole que vous lui avez donnée.

L'empereur embrassa sa fille, trouvant son conseil merveilleux, et le lendemain il reçut agréablement les devoirs de Fortuné.

— J'ai encore une chose à exiger, lui dit-il, c'est que vous, ou quelqu'un de vos gens, couriez contre la princesse ma fille; je vous jure par tous les éléments que, si l'on remporte le prix sur elle, je donnerai toutes sortes de satisfactions à votre maître.

Fortuné ne refusa point ce défi; il dit à l'empereur qu'il l'acceptait, et sur-le-champ Matapa ajouta que l'épreuve se ferait dans deux heures. Il envoya dire à sa fille de se

préparer : c'était un exercice auquel elle était accoutumée dès sa plus tendre jeunesse.

Elle parut dans une grande allée d'orangers, qui avait trois lieues

de long, et qui était si bien sablée, que l'on n'y voyait pas une pierre grosse comme la tête d'une épingle.



Elle avait une robe légère de taffetas, couleur de rose, semée de petites étoiles brodées d'or et d'argent; ses beaux cheveux étaient attachés avec un ruban par derrière, et tombaient négligemment sur ses épaules; elle portait de petits souliers sans talons, extrêmement jolis, et une ceinture de pierreries, qui marquait assez sa taille pour laisser voir qu'il n'y en eut jamais une plus belle.

Fortuné vint, suivi du fidèle Léger et de ses autres domestiques. L'empereur s'étant placé avec toute sa cour, l'ambassadeur lui dit que Léger aurait l'honneur de courir contre la princesse. Le coffre de maroquin lui avait fourni un habit de toile de Hollande tout garni de dentelles d'Angleterre, des bas de soie, couleur de feu, des plumes de même nuance et de beau linge.

En cet état, il avait fort bonne mine : la princesse l'ac-

cepta pour courir avec elle; mais avant de partir, on lui apporta une liqueur qui aidait encore à la rendre plus légère et à lui donner de la force. Le coureur s'écria qu'il fallait qu'on lui en donnât aussi, pour que l'avantage fût égal.

— Très volontiers, dit-elle, je suis trop juste pour vous en refuser.

Aussitôt elle lui en fit verser; mais comme il n'était point accoutumé à cette eau, qui était très forte, elle lui monta tout d'un coup à la tête; il fit deux ou trois tours, et se laissant tomber au pied d'un oranger, il s'endormit profondément.

VII



PENDANT on donnait le signal pour partir : on l'avait déjà recommencé trois fois; la princesse attendait bonnement que Léger s'éveillât; elle pensa enfin qu'il lui était

A. N. d'une grande conséquence de tirer son père de l'embarras où il était, de sorte qu'elle partit avec une grâce et une légèreté merveilleuses. Comme Fortuné se tenait au bout de l'allée avec tous ses gens, il ne savait rien de ce qui se passait, lorsqu'il vit la princesse qui courait toute seule, et qui n'était plus guère qu'à une demi-lieue du but.